



Impermanences

Bénédicte Bach

09/01 – 22/02

Galerie La pierre large

25 rue des Veaux

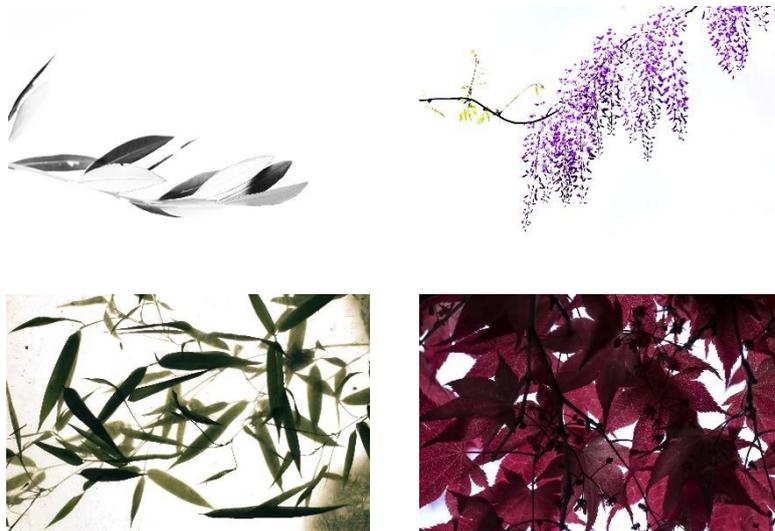
67000 Strasbourg

www.galerielapierrelarge.fr



Impermanences se compose de 4 séries de photographies et d'une installation.

Poésie vernale, **Azimut 90°**, **Oosphère** et **Sanguine** ont été réalisées au fil des saisons en 2018 et 2019 en Italie et en France.



Une approche du temps qui passe à travers la couleur.
Garder l’empreinte d’une tonalité.

Des émotions qui se succèdent dans une poésie toute en légèreté, à l’image d’une végétation fragile. Revenir à l’essentiel, les pieds enracinés dans le sol et les yeux rivés sur la cime, entre terre et ciel.

Inspirer la vie à plein poumon.
S’inscrire dans l’instant.
Respirer la couleur.
Pigmenter la vie.
Être.



Mobilis in mobili se compose d’une suspension de feuilles de cuir dans des bulles translucides sur des fil de lumière et de son.

Le temps est abordé dans sa dimension cyclique. La lumière n’est que l’écho d’un métronome universel égrainant les secondes tandis que les feuilles sont figées en suspension. En l’air, immobiles. Par terre, échouées sur les rives d’un autre temps. Entre les deux, le son, celui de la mer et du ressac incessant des vagues sur le rivage, se glisse dans cette faille de temps pour marquer une idée d’éternité, de boucle sans fin.

Impermanences ou l'éternité d'un instant.

Le tic-tac du grand métronome rythme inlassablement l'agitation du monde. Les hommes, telles des fourmis frénétiques, se jettent et se projettent sans cesse vers un demain hypothétiquement meilleur. La course est lancée, toujours plus vite, toujours plus loin, mais la ligne d'arrivée s'esquive sans cesse. Une course vaine, en forme de mouvement perpétuel, dans laquelle les coureurs s'élancent puis s'effondrent, épuisés, à tour de rôle, remplacés inexorablement par les suivants. Et les souvenirs comme les images s'empilent pour mieux se sédimenter avant de s'effacer dans un éternel recommencement aux reliefs mouvants.

Alors, « on avance, on avance, on avance, c'est une évidence » comme le disait la chanson puisqu' « on n'a pas assez d'essence pour faire la route dans l'autre sens ». Le temps est toujours à l'endroit. Quoi qu'on fasse, quoi qu'il se passe : cela advient. « Pourquoi ne peut-on pas revenir en arrière ? » s'interroge Chow Mo-Wan dans 2046. Le temps, ce « presque-rien » ou « je-ne-sais-quoi » reste insaisissable et en même temps irréversible. Il est la matrice et le carcan. Le paradoxe dans lequel chacun cultive un subtil équilibre pour se sentir libre ou du moins, s'en donner l'illusion.

A peine saisi, l'instant n'est plus. Il s'échappe. Il ne reste plus que l'empreinte d'une feuille, une réminiscence rétinienne, une couleur, une odeur : un souvenir. Penser le temps serait-il alors vain ? Nous sommes immergés dans le temps mais pas submergés : nous respirons. Même si cette respiration s'emballe jusqu'à la suffocation ou se tarit jusqu'à la dyspnée, l'air circule toujours et la vie se poursuit. Penser le temps pour mieux panser la liberté. Et le temps file, hémophile. Alors, peut-être faut-il s'abstraire d'une réalité scientifique et mesurable et ouvrir des brèches dans la linéarité du temps.

Il arrive parfois que les boucles du temps s'emmêlent sur la ligne de vie provoquant des arythmies, ouvrant des failles, comme des systèmes parallèles qui libèrent la perception et permettent d'accéder à un sentiment de liberté. Un espace dans lequel le frémissement de l'univers même le plus léger devient perceptible, un intervalle sensoriel dans lequel le temps coule comme une brise légère, un prisme dans lequel la réalité se teinte d'une magie particulière.

Le temps est une poésie dont Impermanences n'est qu'une traduction plastique. Linéarité et cycle du temps coexistent dans la discussion entre photographies et installation tout en étant bouleversés pour ouvrir une entaille dans la frénésie du monde et laisser affleurer à la surface la dimension onirique de l'instant. Couleurs, lumière, rythme et son, matière et mouvement servent ensemble à révéler ce qui, habituellement, est imperceptible, entre l'écho d'un métronome universel et une certaine idée d'éternité. Le spectre du temps s'étire ici entre un possible antérieur, un présent parfois lointain et un futur hypothétique pour se fondre dans un absolu sensible.

Impermanences, comme une brèche qui s'ouvre pour nous faire toucher du doigt l'immatérialité du temps tout en s'accordant un peu de temps à l'état pur. Juste le temps.

Bénédicte Bach

Dans l'intervalle.

Le travail de Bénédicte Bach a depuis le début fixé une certaine atemporalité. Une rhétorique poétique construite avec du détail, de l'abstraction, des escapades symboliques pour prendre une tangente face au réel.

Le point de départ de la démarche de l'artiste est lié aux mots, à cette syntaxe sémantique, puis l'histoire racontée tisse des liens plastiques, construit un univers photographique, visuel, elliptique, onirique. Bénédicte aime jouer des matières, suspendre le cours des choses, figer un vol de papillons sur une place dans la ville, en jeter en papier du haut d'une cathédrale, comme une évanescence, en toucher l'essence, le symbole plutôt que la matérialité. Son approche narrative touche par la symbolique, par l'imaginaire emblématique d'un élément facilement identifiable. C'est le point d'entrée. Qu'il s'agisse de porter aux nues des nuages, de montrer une envolée d'insectes ou de stopper la chute des feuilles, la mécanique est la même, figer le temps. Donner à voir cette subtile mélodie de ce qui va disparaître. La fixer.

On voit là évidemment un des enjeux de la photographie, qui permet par magie de capturer un instant qui n'est pas seulement celui décisif. L'artiste ne raconte pas un événement qui se serait produit mais construit son propre imaginaire, donne à voir ce qui résulte de sa poétique du détail, de sa vision symbolique d'un monde. Le réel est trop peu poétique à ses yeux, trop cynique, aux contingences économiques trop prononcées. Le réel ne fait pas rêver.

L'univers de l'auteure est donc volontairement en retrait, faussement candide, il parle également de notre perception du temps. Une syncope de mouvement, un élan fragile, un pas danse. Cette arhythmie organique que l'on retrouve aussi dans l'art de jouer des mots, à l'image de ceux écrits sur les papillons, procède de la même logique de faire valser les sonorités, de se libérer de l'allégerie unique de leur sens pour en taquiner les entrailles musicales. Là également, le temps est détaché, étiré, suspendu. Les créations protéiformes qui en résultent procèdent donc d'une même logique.

Impermanences montre une évolution dans le travail de Bénédicte Bach. Pour la première fois, elle mêle photographie et installation. Pour la première fois, elle passe en couleur pour ses images. Après avoir questionné la matière et la lumière dans ses abstractions, voici un autre questionnement photographique : le temps qui passe.

Le soin accordé à la lumière reste important, il permet toujours un éloignement d'une représentation réelle de l'objet. La focale crée du velouté, le velours soyeux de l'image ainsi figé comme dans un mouvement. Les feuilles bruissent encore d'un mouvement qui n'est qu'interrompu, comme suspendu. Notre imaginaire fait le reste. Bénédicte ne montre pas ce qui a été, mais ce qui est, ce qui dans un idéal poétique devrait être. Un pas de Tango, une rythmique atemporelle.

Les couleurs se succèdent suivant une saisonnalité. Les cadres sont davantage ouverts sans pour autant devenir descriptifs. On ne campe pas de lieu, on reste dans un signifiant occultant le contexte, le décor, les personnes. Seul le sujet poétique importe. Aller à l'essentiel, comme l'essence des choses, ce temps qui passe, et le figer, le sortir du réel, lui donner une substance éternelle.

Cette métaphore photographique est encore davantage renforcée par l'installation de bulles transparentes enfermant des morceaux de cuir aux couleurs automnales. La fragilité reste de mise, le mouvement est arrêté, reste imperceptible. Le spectateur fait le reste. La matière douce du cuir est

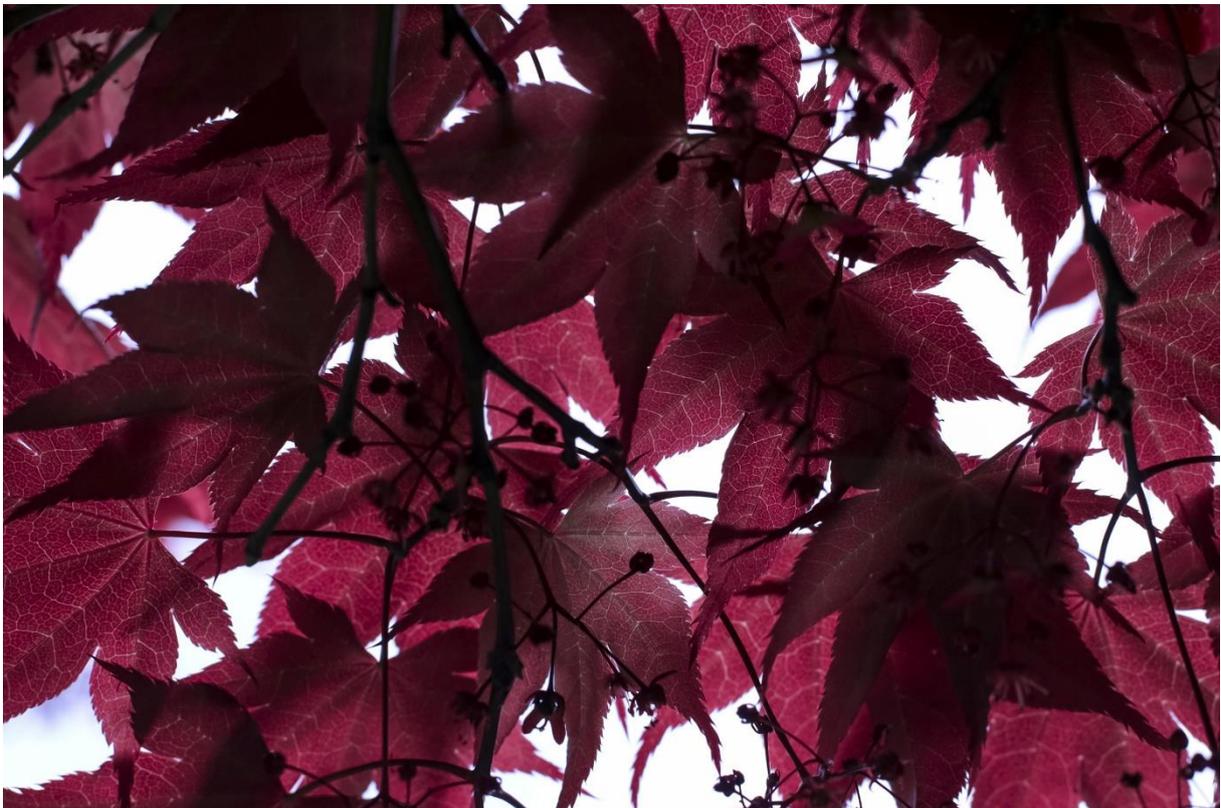
rehaussée de reflets lumineux rythmant cette chute arrêtée. Les lucioles explosent l'espace. Ces ponctuations de lumière égrenent le temps, comme pour mieux le figer. Et là par terre, un petit tas se forme, rendant tangible ce mouvement insaisissable. Une exclamation finale.

Enfin, la récurrence sonore, nous invitant à d'autres horizons, intrigue nos attendus devant un tel spectacle, et contribue à nous immerger dans un univers onirique. La boucle est bouclée. L'élément ainsi convoqué ne reste qu'une illusion, une allégorie.

Il y a quelque chose de contemplatif, un goût d'extrême orient, un ailleurs lointain. Cette mise en scène théâtrale nous propose un langage fugace et limpide, et donne une matérialité à cet univers poétique qui prend corps dans l'espace.

En questionnant ainsi la vacuité du temps qui passe, et l'impermanence de notre condition humaine, Bénédicte touche, orchestre une forme de simulacre, un opéra crépusculaire où tout se fige, s'arrête. Ô temps suspend ton vol, déclamerait le poète, et l'on se retrouve dans un souffle, gravé dans la mémoire rétinienne, comme dans un rêve. Emporté. Magique.

Benjamin Kiffel



L'étendue de l'existence.

Dans son existence propre et dans la relation qu'elle entretient à son contemplateur, l'œuvre d'art magnifie sa propre temporalité : elle est la vision d'un instant, scellée au plus profond de l'être, maintenant et à jamais. Elle n'en reste pas moins fugitive et fragile dans le fait qu'elle pose des temps virtuels qui ont toute leur importance. En plaçant des feuilles, signes d'un temps passé et présent, dans des sphères translucides, totalités mondes en réduction, Bénédicte Bach nous donne à voir cette fragilité-là ; étrangement, elle y met une certaine fermeté comme si l'éphémère ne pouvait être déterminé que par un acte fort, décidé et porté. Ainsi, elle ouvre notre regard de façon multiple à la fois sur le contenant et le contenu, nous mettant à distance de la chose que l'on regarde de tous les côtés, la « protège, [l']isole et [la] soutient » selon l'expression de Joseph Beuys, la sacralisant à sa manière, nous la rendant à la fois accessible et hors de portée malgré la transparence.

Nous nous fixons sur l'intérieur, cette feuille enfermée, marque de l'irrépressible fugacité de ce qui advient, figée dans la noblesse organique du cuir, mais environnée de la multitude d'autres feuilles, comme un éternel automne. Puis nous déplaçons notre attention par des mouvements discontinus, cheminant au gré du matériel et de l'immatériel, par à-coups, embrassant les détails, épousant la forme dans son ensemble, pour mieux en apprécier les éléments la constituant. Nous nous plongeons dans sa temporalité paradoxale, qui fait écho à notre propre lecture du temps. La mélancolie est là : elle nous envahit dans toute sa splendeur avec au bout, une fois encore, « l'illusion du sublime ».

Allons voir du côté d'Andreï Tarkovski, l'austère cinéaste soviétique qui, comme nul autre, savait magnifier les arbres dans leur plus profonde nudité, traversés de lumière et irradiants de beauté. Avec sa sévérité légendaire, il n'aurait pas tellement apprécié qu'on l'invoque pour une œuvre autre que cinématographique, mais quand il s'attache à ce qu'il appelle « les liaisons poétiques » pour justifier son art, il ne mesure pas à quel point son propos dépasse le simple cadre du cinéma pour nous révéler d'autres formes tout aussi empreintes de magie : selon lui, tout se passe dans l'intervalle de l'enchaînement kinésique pour celui qui se met en quête de « vérité intérieure ». Je ne vois rien d'autre dans le travail de Bénédicte Bach, et notamment dans cette installation singulière. Le mouvement est immanent, cela signifie qu'il s'inscrit comme le principe même de l'œuvre. Virevoltant dans notre imaginaire avec les courbes ascendantes ou descendantes qu'elles dessinent mentalement en nous, les feuilles, qu'elles soient physiques ou en images, libèrent mille visions, dont chacune, mouvante et émouvante, nous rapproche de cette « vérité intérieure » si chère à Tarkovski. Nul doute qu'il aurait apprécié le travail de Bénédicte et reconnu en elle cette capacité à « explorer la vie » et à générer cette beauté que, selon lui et bien d'autres avant lui, seule « la poésie peut faire naître ». Avec cette installation, l'artiste rompt avec toute forme de linéarité et nous conduit, selon un cheminement qui lui est propre, à la prise de conscience dévorante de la condition temporelle de l'homme et de la femme, et le fait qu'ils naissent, vivent et se meuvent indéfiniment.

Emmanuel Abela

Qu'est-ce que le temps?

C'est une des questions qui a le plus changé l'homme, au sens de son évolution et au sens sociétal. La conscience du temps en effet, reconnaître son flux, comprendre son caractère imparable et surtout son irréversibilité a donné à l'homme sa plus grande menace et sa pire promesse, l'obligeant à affronter la mort. De la réflexion qui s'en est suivie, l'homme a développé ses capacités cognitives et a créé des mécanismes pour échapper à cette condamnation: les religions, la morale et donc les sociétés.

Mais la question est loin d'être résolue et même la définition objective du temps est complexe, car sa nature linéaire ou circulaire n'est toujours pas établie. Nous pourrions assister à la coexistence de deux théories: il y a un temps qui commence à la naissance et s'achève avec la mort et un qui, chaque jour, chaque mois, chaque année se répète. Un cycle de vie et un cycle de temporalité.

Sans m'attarder sur les caractéristiques philosophiques qu'implique la notion de temps, intéressons-nous à la proposition de Bénédicte Bach autour de ce thème. En effet, avec son travail, Bénédicte nous invite dans une dimension autonome, dans laquelle la distinction entre les deux modèles de progression temporelle coexistent. "Progression temporelle" car, qu'il s'agisse d'un mouvement vers l'avant et sans retour ou d'une répétition et d'un cycle, l'idée de mouvement reste constante.

A cet égard, la proposition de Bénédicte apparaît déjà hors des sentiers battus, et nous invite à analyser, à réfléchir sur cette double essence dans une perspective extemporanée. L'intérêt de cette exposition réside précisément dans le paradoxe de «percevoir le temps hors du temps». À cette fin, l'artiste crée une dimension spatiale dans laquelle le temps n'existe plus ou est extrêmement ralenti, comme si nous étions à l'intérieur d'un vaisseau spatial qui traverse l'univers à la vitesse de la lumière. Une sensation rendue possible par une utilisation particulière de l'espace, dans laquelle on se sent immergé dans un sablier en l'absence de gravité. Autour de nous, en effet, l'installation "Mobilis in mobili" nous plonge dans des bulles de verre qui, comme des gouttes ou des grains de sable, restent immobiles, gardant à l'intérieur des feuilles précieuses, symbole même du passage des saisons: celles de l'année mais aussi celles de la vie. En fait, au-delà de la chute, ce ne sont pas seulement des feuilles sèches, mais des feuilles de toutes les couleurs comme si elles étaient chacune le souvenir ou le reflet de quelque chose. Mais si la chute libre (comme le temps lui-même) est la représentation d'un mouvement linéaire et irréversible, les photographies analysent le temps dans sa nature cyclique. Les séries Sanguine, Oosphère, Poésie vernale, Azimut 90 °, tournent en boucle sur les écrans générant un intéressant compromis stylistique: les images racontent les saisons, le temps qui passe et revient inlassablement, inscrivant par là une certaine idée de la temporalité.

Giuseppe Amapani

Eléments biographiques

Bénédicte Bach met en lumière la poésie du monde dans une écriture polymorphe qui lui permet de s'affranchir des frontières artistiques habituelles. Tantôt photographique, tantôt littéraire, tantôt sous forme d'installation ou de performance, il s'agit de rentrer au coeur de la matière, de tisser des liens entre les univers pour construire une narration ouvrant vers l'imaginaire.

Depuis quelques années, elle explore le médium photographique. Son approche questionne l'abstraction, joue avec les détails, explore la lumière, transcende le réel. Les objets choisis n'ont d'intérêt que pour leur capacité à être réutilisés dans une construction globale poétique cohérente. Les textures créées jouent des matières, immersives, dans lesquelles on plonge. L'expression est sensorielle, donne de l'épaisseur. Une obsession, une fragrance.

Une poétique du détail que l'on retrouve dans ses installations et interventions dans l'espace public. Conçues comme des invitations à un imaginaire, elles se déclinent autour d'une écriture, de récurrences, de suspensions.

Bénédicte Bach raconte des histoires.

Bénédicte Bach a notamment réalisé L'envolée chromatique avec les Tanneries Haas pour L'Industrie Magnifique en 2018 à Strasbourg. Une collaboration qui se poursuit pour la prochaine édition de L'Industrie Magnifique à retrouver à Strasbourg en mai 2020 avec Portée aux nues.

Elle est également intervenue dans l'espace public sous forme de performance pour ES Energies Strasbourg avec Le réveil des Héliotropes, une espèce de petit conte poétique, mais aussi avec Le Rêve du Papillon dans les rues de Strasbourg durant un été.

Enfin, ses photographies ont fait l'objet d'expositions dans différents lieux.

www.benedictebach.eu

